

Le Louisianais.

L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XVII.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI DECEMBRE 18 1880.

NO. 7.

Le Louisianais.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiana.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PREX DES ANNONCES:

au carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00

Par carré de chaque publication subséquente..... 75

Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans—A. G. Romain.

Donalsonville—P. Lefèvre.

Nouvelle-Ibérie—Charles Clère.

Lafayette, Attakapas—Edouard E. Montou.

Vacherie—Félix Falgout.

Be RHIN.

Les dix longues années
De souffrance et de deuil
Pour ces deux condamnées
Pleurant à notre seuil!

Pour la France elle-même
Qui, devant le vainqueur,
Tremblant pour ce qu'elle aime,
Doit étouffer son cœur!

Son cœur de femme,
Son cœur de mère, au moins
Le vœu cri de son âme,
Et pleurer sans témoins!

Les dix longues années!
Les innombrables jours!
Et les infortunées
Qui gémissent toujours!

Car le soldat de Prusse
Fume, affreux souverain,
Sa pipe de Bourse
Aux deux rives du Rhin.

Car l'Alsace Lorraine
N'avait point mérité,
Étant fière, étant reine,
Semblable indignité.

Car ils sont bien les nôtres,
Nos fils, les Alsaciens,
Et nullement les vôtres,
O Prussiens ou Prussiens!

Car la vieille Lorraine,
En son cœur révolté,
Sait conserver la haine
Et la fidélité.

Mais vous, fils de la France,
Vous qui, croyant toujours,
Vivez dans l'espérance
Et la foi des grands jours;

Vous pour qui la patrie,
Libre sur ses sommets,
Est une idolâtrie
Qui ne trompe jamais;

Vous qui, dans vingt années,
Frauchiez hardiment
Le portes fortifiées
Du grand siècle clément,

Vous verrez la patrie,
Au regard souverain,
L'éternelle Matrie
Assise aux bords du Rhin.

J. G.

PHILOSOPHIE.

M. Cortambert, notre éminent confrère, publie les belles lignes suivantes dans le *Messenger Franco-Américain* de New-York, à la date du 5 décembre, et sous le titre: *L'Humanité dans la vie et dans la mort.*

Que M. Cortambert nous excuse d'avoir encadré sa riche poésie dans notre misérable prose.

"Pour tout homme qui réfléchit, pour tout homme qui ne végète pas dans le matérialisme, ou ne s'endort pas dans la foi béate dont on a bercé son enfance, l'univers est une énigme toujours nouvelle, qui assied perpétuellement son esprit, et dont le sens, qu'il croit bien souvent saisir, lui échappe sans cesse, comme l'eau se dérobe aux lèvres brûlantes de Tantale. Il est bien vraie que la science a fait de prodigieuses découvertes, a mesuré ce qui semblait d'abord être l'immesité, et calculé des mouvements qui

épouvantent l'imagination. Mais ces découvertes ne font que mieux sentir à l'homme son ignorance sur tout ce qu'il n'a pas encore abordé; cette immensité n'est qu'un point; ces mouvements ne sont que l'imperceptible extrémité du fil d'Ariane au moyen duquel il prétend s'aventurer dans l'effroyable labyrinthe des mondes. Cependant il y a là pour lui un commencement de progrès réel, qui peut le flatter et le satisfaire tant que la marche en avant n'est pas arrêtée, tant qu'il ne se heurte pas à quelque insurmontable barrière. Mais qu'importe à l'homme tout cet univers tant qu'il s'ignore lui-même! A quoi lui sert de débrouiller les mystères de la mécanique céleste ou de sonder les abîmes de l'infinité petite, s'il ne peut résoudre le problème de sa propre destinée, s'il s'avance vers un gouffre dans lequel toute science va se perdre, toute espérance s'évanouir!

N'est-ce pas là que nous en sommes en réalité? Y a-t-il quelque part une sérieuse et ferme croyance sur la nature ou l'avenir de notre être? Y a-t-il des convictions capables de résister aux assauts de la douleur, aux déceptions et aux misères perpétuelles de l'existence? Oh! s'il en est dans les profondeurs de notre conscience, tâchons de les découvrir et de les amener au grand jour. Si elles peuvent soutenir la lumière de la raison, conservons-les comme le plus précieux, comme l'unique trésor qui méritent notre amour. Dégageons-les des défaites qui menacent de les anéantir. Fortifions-les dans la méditation, dans le calme des sens, dans la paix de l'âme, et peut-être parviendrons-nous à nous affranchir des angoisses du doute. Mais ce n'est pas dans les combats, dans les soucis de la vie que nous trouverons la tranquillité nécessaire à cette défiance. Refugions-nous plutôt dans le spectacle de la mort, et demandons à cette grande institutrice, à cette souveraine inéluctable, les leçons que seule elle peut nous donner.

Quel jugement pouvons-nous porter sur les êtres vivants ou sur les peuples qui s'agitent devant nous? L'opinion que nous avons à leur égard est aussi variable que le plaisir, la colère, l'enthousiasme, l'impatience et toutes les passions, aussi changeante que les brises de l'atmosphère et les nuages qui courent dans le ciel. Quelle est la nation contemporaine que nous n'avons pas successivement admirée et méprisée, à laquelle nous n'avons pas adressé tour à tour des témoignages d'affection et de haine? Est-il un seul d'entre nous qui soit à l'abri de cette versatilité de sentiments et d'idées? Celui qui pourrait s'en vanter devrait se flatter aussi d'échapper aux conditions de la nature humaine. Non, nous pouvons modérer les mouvements de l'âme en présence des actes qui excitent sa sympathie ou son irritation; mais il ne nous est pas plus possible de les étouffer complètement que de renoncer à notre sens moral.

Plaçons-nous maintenant devant une des nations qui ont cessé d'occuper la terre après y avoir joué un rôle important, et voyons quel effet elle produit sur nous. Plaçons-nous, par exemple, devant l'Égypte. Quand nous avons lu l'histoire de ce pays, nous y avons sans doute trouvé beaucoup de sujets de blâme aussi bien que d'approbation, des superstitions puérides à côté d'une profonde sagesse, un despotisme odieux, que ne peut faire oublier l'ordre admirable maintenu dans cette vallée privilégiée du Nil. Mais est-ce de la colère ou de l'indignation que nous font éprouver ces vies? Rien de pareil ne s'agit en nous au souvenir de l'antique Égypte. Nous ne voyons qu'une grande et majestueuse image, comme celle d'Isis, aux mamelles fécondes, au maintien mystérieux, au regard tranquille, qui nous pénètre d'un religieux respect et nous invite à soulever la voile qui recouvre l'infini. S'il n'y avait là qu'une matière inerte, des pyramides, des obélisques, des sphinx qui tombent en poussière, que signifierait ce respect, ce secret effroi devant des symboles qui ne cacheraient aucun mystère? La Grèce aussi est une nation morte. Regardons-la en face. Est-ce l'histoire de ses démocraties turbulentes qui nous revient en mémoire? Est-ce sa riante et voluptueuse mythologie qui hante notre imagination? Non, la Grèce nous apparaît sous les traits de Pallas, de la vierge au front sévère, qui rêve encore aux poètes dont elle a inspiré les chants, aux philosophes dont les leçons ont été l'expression de son génie, aux héros qui sont tombés glorieusement pour sa défense. Elle rêve; elle n'est pas réduite à l'inertie du néant. Et Rome, quand nous la contemplons dans la mort, lui demandons-nous compte de ses rapines, de sa tyrannie, de ses néons et des jeux sanglants du cirque? Au-dessus de tout cela, il y a une grande politique, il y a la sa-

gesse de ses hommes d'Etat, il y a ses lois qui ont civilisé le monde occidental et préparé l'ère moderne. C'est là ce que nous voyons en elle; c'est là ce qui nous la montre auguste et imposante, supérieure à la dissolution qui menace les peuples comme les individus, mais qui détruit l'organisme extérieur sans atteindre l'esprit.

Les images qui viennent d'être évoquées ne sont que des images, mais ce qui est une solennelle réalité, c'est l'être humain couché sur son lit de mort. Vous qui liez ces lignes, avez-vous jamais fermé les yeux à une personne chérie? Avez-vous remarqué la sérène placidité qui remplace en quelques moments l'expression de la douleur? Tout à l'heure vous ne saviez encore que penser de ce pauvre être en proie aux convulsions de l'agonie. Une sympathie profonde ne pouvait nous faire oublier ses imperfections et ses faiblesses. Mais quand la mort a mis son empreinte sur ce visage, elle dévoile presque l'idéal de la perfection, et vous ne pouvez le regarder sans un muet étonnement, sans une stupéfaction sacrée. N'y a-t-il pas là toute une révélation? Ne faut-il pas croire que l'âme, au moment de quitter le corps, a entrevu la vérité du grand mystère et manifesté son extase par la nouvelle expression de cette tête, naguère défigurée par la souffrance? Oui, voilà l'interprétation la plus naturelle de ce grand phénomène, voilà l'enseignement suprême que nous devons à la mort. Il ne s'agit certainement pas pour convaincre tous les esprits; mais il a une valeur inappréciable pour ceux qui savent le comprendre."

En vérité, ces lignes sont fort belles et d'un philosophe absolument spiritualiste. On y trouve le sonnet de l'âme, la reconnaissance de cette âme et de son immortalité. Et cette âme, comme dans la foi chrétienne, comme dans la foi des Grecs et des Romains, y quitte le corps mortel et périssable. L'enveloppe terrestre et matérielle, pour poursuivre seule sa vie et ses destinées dans le mystère de l'inconnu et de l'infini. Car les chrétiens, après et d'après les païens eux-mêmes, après et d'après Virgile tout au moins et les spiritualistes du monde antique, affirment l'âme immatérielle, son union momentanée avec le corps, son passage de quelques jours ou de quelques années dans une forme matérielle, connue et vivante. Mais aussitôt que l'âme quitte ce corps, se retire de lui pour une raison quelconque ou par une loi mystérieuse, allant au Dieu Pappelle, au ciel ou aux Champs Élysées, le corps meurt, se dissout et devient poussière. Mais la consoling est évidemment trouvée. Mais l'homme, qui ne peut pas mourir, qui proteste contre la tombe, qui a horreur du néant et qui rêve ardemment l'infini et sa possession, a victorieusement résolu le problème de son immortalité, de sa grandeur, de son orgueil et de ses destinées suprêmes. Il pour suit au-delà de la mort, qui n'est qu'un passage obscur, et après l'affranchissement de ce qu'il y a de supérieur et de lumineux en lui, dans une individualité ininterrompue et une identité parfaite, l'œuvre de progrès, de perfection et de bonheur qui est l'œuvre de tous les hommes et de tous les fils de Dieu. Oui, cela est consolant.

Car ce qui nous épouvante tous, c'est la fin, ou tout au moins la perte de notre individualité, de notre personnalité ou de notre moi. Nous voulons nous continuer selon nous-mêmes, avec notre nom propre et notre conscience. Nous perdre comme individu, nous effacer dans un autre ou dans les autres, disparaître dans le grand Tout ou dans la Nature, voilà ce qui ne nous va point et nous humilie. Une telle croyance, un tel matérialisme, équivaudrait presque au néant. Réprouvons la comme pen satisfaisante et peu morale. Opposons lui la foi contraire, qui est bien plus consolante et assurément vingt fois plus morale. Que si la science, la philosophie et la religion elle-même ne peuvent point prouver les admirables prémisses qu'on nous donne l'âme et son immatérielle, il doit nous suffire que la conséquence, c'est-à-dire l'immortalité, soit admise et reconnue comme vraie. Car nous avons besoin de cette conséquence. C'est sur cette conséquence que tout repose, et c'est elle qui montre l'immensité des horizons par lesquels nos âmes et nos destinées s'en vont. Mais si, par un positivisme contraire et désolant, un par je ne sais pas ou un peut être bien, qui sont tout simplement du doute ou du scepticisme, vous fermez la porte sur l'immensité et la magnificence de ces horizons de rêves, de desirs et d'espérances, vous rendriez l'humanité douloureuse, malheureuse et peut-être bien de-

espérée. Vos illusions sont donc pleines de grandeur et de générosité. Elles grandissent la vie présente en vue de la vie à venir. Elles éclairent la route infinie d'une lumière bonne, bienfaisante et éternelle. Elles suppriment virtuellement la mort. Il faut les bénir.

Après tout, sont-ce des illusions? Ce que vous désirez, ce que vous souhaitez, ce que votre nature réclame, ce qui est le complément de votre existence et même votre existence, ce qui est la foi générale et l'aspiration universelle, ce que les temps et les siècles ont instinctivement cru, ce que les philosophes et les mêmes n'ont pas plus nié que les religions et les révélations, n'est pas précisément de l'illusion. Si la preuve scientifique ou mathématique y manque, la preuve morale y est. Quant à l'absence de la preuve mathématique ou scientifique, elle ne doit pas trop inquiéter votre doute, et, à cause d'elle, vous arriez tort de tourner le dos à la certitude et à l'affirmation, puisque si vous n'avez pas la preuve pour vous, vous ne l'avez point contre vous. Et c'est bien là quelque chose. En plus, vous avez le bénéfice de l'avenir, de ses progrès, de ses découvertes et de ses affirmations ultérieures. Car s'il est bien permis de croire que jamais l'homme, sur cette terre, ne connaîtra le secret de sa destinée dans l'autre monde ou après la mort, et s'il est même oiseux de le chercher et ridicule de le définir, on peut cependant admettre que l'homme, développé, grandi, se connaissant mieux et connaissant mieux les lois de la vie et les lois de la nature, pourra affirmer plus haut encore son âme, son devoir, son rôle et son immortalité. La science n'est point une négation. Ses autres nous sont clairvoyance et conscience. Que si la science emporte chaque jour une erreur, un préjugé, un mensonge, une tromperie, une prétendue révélation, un morceau de temple ou d'autel, les trois quarts de l'enfer tout entier, et le ciel n'emporte point la vérité. Elle découvre des lois admirables qui ne suppriment point le législateur. Et si vous dites que la science est la religion de l'avenir, vous avez raison. Car toute religion qui n'aurait pour elle que des rêves, des chimères ou des miracles à son crédit, passerait infailliblement. La foi des hommes, loin d'être opposée à la raison, peut toucher, voir et savoir. Si elle peut quelquefois se contenter d'un à peu près, faute de mieux, comme dans les questions suprêmes de Dieu, de l'âme et de l'immortalité, elle n'entend point se satisfaire de choses absurdes, ridicules ou parfaitement inutiles. Et ce mot, qui est grand, parce qu'il est la science et la conscience, ce mot *foi*, ne peut assurément s'appliquer à ceux qui ont fait le synonyme de *credulité*. Trop croire et tout croire, c'est ne croire à rien. La foi veut des preuves et des témoignages. Allant à Dieu avec les ailes de la superstition ou de la chimère, serait elle convenablement accueillie? Est-ce même vers Dieu qu'elle irait avec de semblables ailes, et ne savons-nous pas, par expérience, en vue de toutes les religions brisées, emportées et disparues, que la foi aveugle s'enfonçait plutôt dans les ténèbres que dans la splendeur de la vérité? Et la superstition n'est pas seulement une dérision, mais encore une négation.

Ainsi, tout en ne trouvant rien d'étrange à la croyance spiritualiste de notre éminent confrère, tout en la partageant même, car elle ne contredit nullement la libre pensée du philosophe, nous permettrons de garder notre scepticisme entier et notre doute complet sur les chemins et les sentiers de l'autre monde, sur le ciel ou personne de nous n'a pénétré, sur l'enfer d'où nul n'est revenu, sur le purgatoire où le sacerdoce dime des âmes, sur les expiations, les béatitudes ou les châtiements qui suivent ou doivent suivre la mort. Nous n'en savons rien, et personne n'en sait rien. Disons même que personne n'en saura jamais rien, tout au moins avant l'au-delà. Et ceux qui disent, qui affirment, qui parlent en connaissances et en distributeurs, sont incontestablement des gens bien heureux, bien privilégiés et bien divins. Ils doivent être également bien privilégiés. Ne sont-ils pas sûrs? Et s'ils sont pas du chemin, pourquoi trébuchent-ils si souvent? Mais la poésie est une admirable chose, et quand elle ouvre ses deux grandes ailes au-dessus de la terre, au-dessus de la mort, dans l'immense domaine de l'infini et de l'immagination, par les horizons sans bornes et sans limites des mondes inconnus, mystérieux, radieux et multipliés, elle voit des merveilles, des splendeurs et des gloires que le cogit des Pyrcésites et le goitreux des Alpes ne voient ordinairement pas. Ni nous non plus. Mais les visions de Virgile, du Dante, de Mi-

chel Ange, de St. Antoine, de Ste. Thérèse et même du Soumet de la *Divine Épopée*, sont-elles les visions du réel et les certitudes de la science?

Quoi qu'il en soit, disons avec Ovide.

Omnia mutantur, nil interit.

LES MOINES.

On nous demande pourquoi nous n'avons jusqu'à présent rien dit sur les moines expulsés par le gouvernement français et par la République.

Nous pourrions répondre: Parce que nous n'avons rien voulu dire.

Mais le fait est que nous ne voulions commettre d'erreur ni à l'endroit du gouvernement de la France ni à l'endroit des moines expulsés.

L'expulsion *in se*, pour croyance politique ou pour croyance religieuse, ne nous convient pas, et la liberté nous semble la chose la plus respectable du monde. *Proscire* est un mot qu'il faudrait rayer de la langue humaine et civilisée. L'erreur pacifique et consciencieuse, celle qui ne trouble pas et qui n'arme point les hommes les uns contre les autres, a le droit de cité. C'est par la parole, la discussion et la persuasion qu'il faut la combattre.

Nous ne pouvons cependant pas donner le nom de *persécution* à la conduite du gouvernement français à l'endroit des ordres *non autorisés*, et rien ne nous prouve, tout au moins jusqu'à présent, que le bonhomme Grévy, grand chasseur de lapins et honnête franc-comtois, ait le cœur d'un Tibère et l'âme d'un Néron. Et son cabinet n'est pas un cabinet d'anthropophages. Ce qui ne prouve pas, bien entendu, que Grévy et son cabinet ne puissent pas se tromper. Car tous les hommes sont faillibles, même les moines.

Or, dans l'occurrence, qui s'est trompé? C'était-ce ou celui-là? Ou tous les deux? Car il arrive fréquemment à deux discoureurs et à deux adversaires de se tromper ainsi, si bien l'un que l'autre. Même quand ils sont aux antipodes ou aux deux extrêmes? Surtout quand ils sont aux deux extrêmes ou aux antipodes. *In medio stat virtus, ou veritas.*

Mais disons tout d'abord, parce que c'est la vérité, que le gouvernement actuel, dans la personne de son président et de ses ministres, ne peut sérieusement être accusé d'esprit révolutionnaire et d'esprit de persécution. Il est d'un républicanisme parfaitement modéré. Il fait la violence et l'oppression. Il est exactement parlementaire. Mais il veut que les lois soient respectées, et respectées par tous. Personne, selon lui, n'est au-dessus de la loi ou en dehors de la loi. Et il a raison.

Avec la doctrine contraire, avec un Etat dans l'Etat, avec une théocratie sur une démocratie, y aurait-il un ordre possible et une paix possible? Qui serait maître parmi les maîtres? Le gouvernement, du reste, très bien disposé, très conciliant, ayant la loi de son côté, ne demandait ni une chose absurde ni une chose impossible. Il demandait ce qui était logique, régulier et légal. Et il accordait sans hésitation et sans prière l'autorisation voulue, autorisation accordée aux autres. Car s'il y a des *non autorisés*, c'est qu'il y a des *autorités*. Et ce que l'un a pu faire sans oublier de soi-même et de sa dignité, par respect pour la loi et pour la France, l'autre doit pouvoir le faire. La loi, en tout cas, est commune, et son principe est l'égalité.

Vraiment, pour obtenir ce que d'autres avaient obtenu, ce qui était légal, ce qui n'humiliait point, ce qui ne devait pas même froisser l'âme propre, ce qu'on offrait d'une main toute bienveillante et toute libérale, il n'était aucunement nécessaire de supplier, d'implorer et de s'agenouiller. On n'avait pas même à répandre: Merci. Pour le Père Freycinet, déjà à moitié capucin, il y comptait. C'était si simple et si naturel! C'était si patriotique et si évangélique! Car l'Évangile dit qu'il faut donner à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Et l'on ne doit point se révolter contre les lois de son pays, surtout quand on est de ceux qui mettent le principe d'autorité au-dessus de tout, et que les lois de ce pays ne sont ni abusives, ni oppressives, ni humiliantes pour votre dignité, ni brutales pour votre foi, ni même indifférentes pour vos autels. Car la France salarie plus de soixante mille archevêques, évêques, chanoines, prêtres et vicaires. Et sans s'occuper de leur liturgie, de leurs cérémonies et de leurs dogmes! Ne fait-elle pas même la source ornière à l'endroit de ceux qui reçoivent son argent de la main droite et la frappent de la main gauche? Car la France est une bonne femme. A travers toutes ses révolutions et tous ses changements de gouvernement, qui n'eurent aucun caractère

religieux depuis le commencement de ce siècle, elle n'a jamais cessé un instant de respecter le concordat signé par le Pape Pie VII et Bonaparte. Aujourd'hui encore, avec sa Chambre et son Sénat républicains, elle augmente le salaire des prêtres et des vicaires de l'Église. Les autres sont des Eminences, des Grands et des Princes.

Les moines non autorisés sont donc à blâmer.

Ils ont agi inconsidérément, à la légère, comme des enfants mutins ou mal conseillés. Et ils n'ont pas le droit de se plaindre. Leur orgueil n'a pas été plus chrétien que leur politique n'a été habile. Ils s'en repentiront eux-mêmes, et quand ils iront au fond de leurs consciences, ils verront qu'ils ont eu tort.

Nous ne parlons pas de leurs intérêts matériels compromis.

Car nous aimons à croire que les intérêts matériels ne sont pas ce qui préoccupe grandement les apôtres, et les biens de la terre, biens périssables et biens méprisables, biens qui sont peu de chose pour les hommes du renoncement, du sacrifice et de la prière, n'ont guère d'attraits que pour les mondains, les païens et les ambitieux. Un apôtre peut vivre partout, et l'apôtre porte partout la charité dans les plis de son manteau chrétien.

Mais comme ils étaient en France, Français pour la plupart, et qu'ils y faisaient, selon leurs propres paroles, l'œuvre bonne, l'œuvre chrétienne et l'œuvre civilisatrice, ils devaient y rester. Leur grand amour du bien les mettait au-dessus d'une misérable question d'amour-propre. Il leur était défendu de désertier ainsi, à la première mouche qui pique, pour un rien et en factieux. Et que s'ils sont proscrits, comme ils le disent et comme on le dit, force nous est, malgré tout le respect que nous pouvons avoir pour eux, de déclarer qu'ils sont proscrits volontaires. Ce n'est qu'à eux seuls qu'ils peuvent reprocher leur exil.

On peut être au parti clérical.

Car il y a un parti politique dit clérical, et un parti remuant, troublant, agité et terriblement révolutionnaire. Un parti royaliste! Le parti de Broglie, de Buffet, de Belcastel, de Chesnelong, des nobles, des ducs, des comtes et de tous ceux qui haïssent cordialement le peuple et maudissent la république à haute voix! Le parti qui se craint point, pour arriver au pouvoir, pour rétablir la royauté ou l'empire, de soulever jusqu'à la révolution et jusqu'à la guerre civile, toutes les passions politiques, sociales et religieuses!

Mais ce malheureux parti perd son temps, et il ferait bien mieux, au lieu de compromettre d'honnêtes moines et de fervents catholiques, de travailler à la pacification des esprits, au relèvement de la France et à la grandeur de la patrie et de la civilisation. Quant à Dieu, qu'il sache bien que Dieu n'entrera point dans ses conciliabules, ne se mettra point à sa disposition et ne combattra ni peu ni pron pour lui et pour les siens. Dieu ne s'occupe pas de politique.

Et les moines devraient en faire autant.

P. S. — L'Espagne, il est vrai, très catholique et très hospitalière en souvenir de Philippe II, accueille les expulsés *con toda la generosidad de su corazón y toda la gentileza de sus mujeres, porque los frailes son hombres de bien, de Dios y de sociedad, principalmente los del capuchon*; mais le généreux Espagne, elle aussi, a des lois, et nul ordre religieux ne peut y fixer son domicile et créer des établissements sans avoir préalablement demandé et obtenu du ministre de la Justice l'autorisation légale et nécessaire.

Mais ce qui humilie en France, paraît-il, glorifie en Espagne.

—Ainsi, c'est fait, et le doute n'est désormais plus possible.

L'isthme de Panama sera percé, et de Lesseps, l'ingénieur des deux mondes, aura la double gloire d'avoir marié la mer Méditerranée à la mer des Indes et l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique.

L'Europe, France, Allemagne et Angleterre, a largement souscrit à l'œuvre, souscrit sans hésiter et sans trembler. L'œuvre était grande et à la hauteur du siècle.

Les travaux vont commencer, s'ils ne sont pas déjà commencés. Le canal de Panama, canal à niveau, c'est-à-dire canal certain, sûr et durable, ne coûtera pas plus de cent millions de piastres et sera achevé dans sept années.

Henry Bionne a raison de nommer le canal de Panama la grande route du monde.

Car selon ses paroles, "pour ouvrir au mouvement commercial la grande route du monde, celle que la nature a indiquée par les vents et les courants généraux, la grande voie